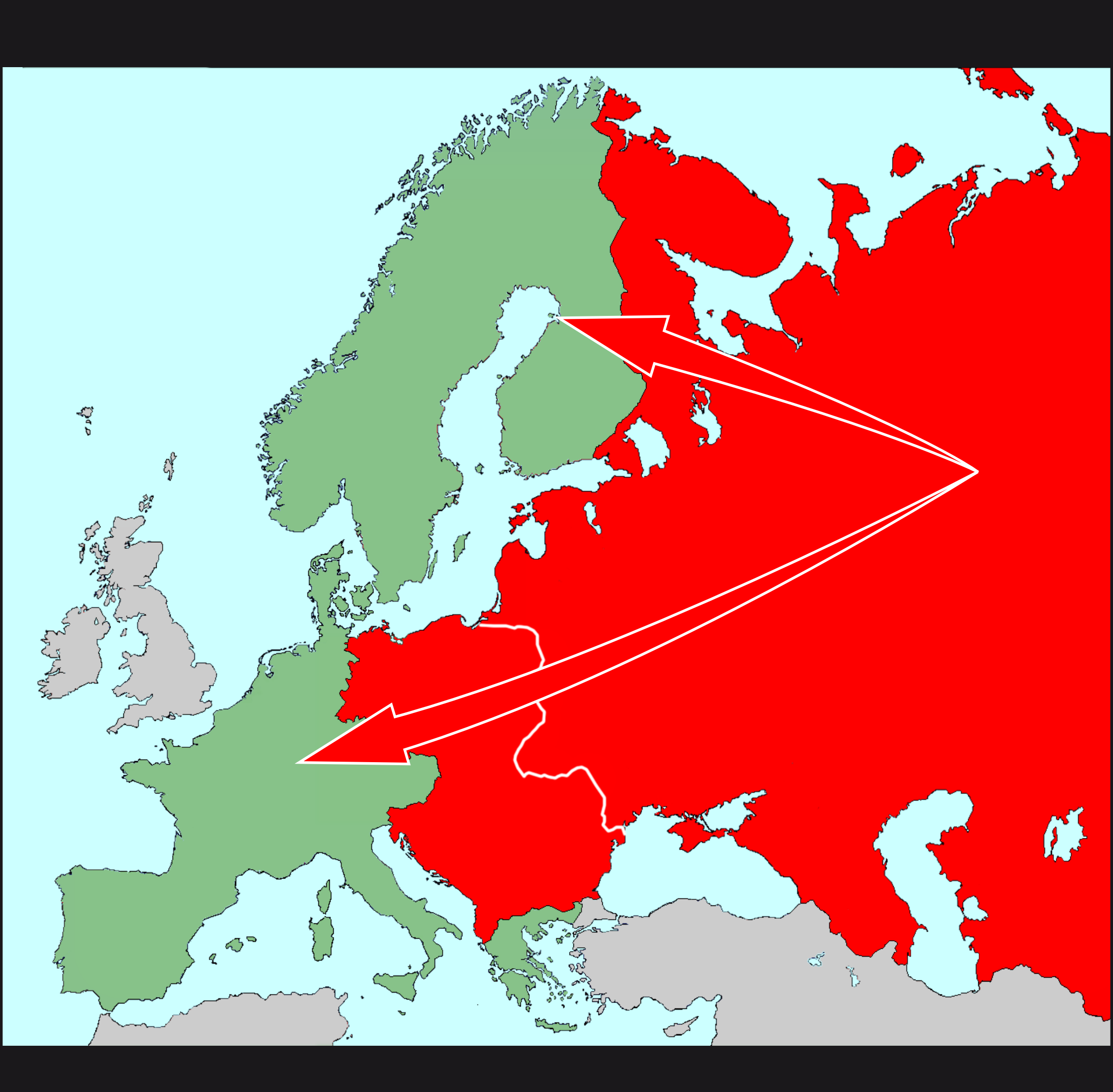
Laurent Guyénot

Hitler a-t-il sauvé l'Europe du stalinisme?

Dossier spécial



egaliteetreconciliation.fr

Laurent Guyénot

Hitler a-t-il sauvé l'Europe du stalinisme ?

Dossier spécial

Égalité & Réconciliation — 22 juin 2020
egaliteetreconciliation.fr

LE 22 JUIN 1941, poussé par sa soif insatiable d'« espace vital » (Lebensraum) et par son obsession d'écraser une fois pour toutes le « judéo-bolchevisme », Hitler déclencha l'invasion de l'Union Soviétique, avec laquelle il avait pourtant signé un pacte de non-agression en 1939. Prise au dépourvu et mal commandée, l'Armée rouge fut submergée. Mais grâce au sursaut patriotique et à l'héroïsme de masse du peuple russe, l'URSS mit finalement les Allemands en déroute, au prix de quelques vingt millions de morts. C'était le début de la fin pour les nazis.

Telle est, dans les grandes lignes, l'histoire de l'opération Barbarossa racontée par les vainqueurs.

L'explication donnée par les vaincus était toute différente. Le 11 décembre 1941, Adolf Hitler justifiait sa décision devant les députés du Reichstag. Dès 1940, dit-il, il avait compris que l'URSS attendait que l'Allemagne s'affaiblisse sur le front de l'Ouest pour l'attaquer. Au printemps 1941, ayant acquis la certitude que l'Armée rouge, massée en position offensive le long de sa frontière ouest, se préparait à envahir l'Allemagne et ses alliés d'un jour à l'autre, il n'avait pas eu d'autre choix que de devancer cette invasion imminente pour vaincre l'ennemi sur son propre sol. S'il ne l'avait pas fait, l'Allemagne et probablement l'Europe entière seraient tombées sous le joug stalinien. Voici un extrait de son discours :

> *Seul un aveugle pouvait ne pas voir qu'un mouvement de forces d'une ampleur unique dans l'histoire mondiale s'accomplissait là. Et cela, non pas pour défendre quelque chose qui aurait été menacé, mais pour attaquer celui qui ne semblait plus être capable de se défendre. Bien que l'achèvement foudroyant de la campagne à l'ouest ait enlevé aux gouvernants de Moscou la possibilité de compter sur un épuisement immédiat du Reich allemand, cela ne changea aucunement leurs intentions, mais recula seulement le moment de l'attaque. En été 1941 parut se présenter le moment favorable pour frapper. Un nouvel assaut mongol devait déferler sur l'Europe.*
>
> *Tenant la Russie soviétique pour le pire danger, un danger mortel, non seulement pour l'Allemagne mais aussi pour l'Europe tout entière, je me suis résolu à donner moi-même le signal de l'attaque, si possible quelques jours avant que le conflit n'éclata. Nous avons maintenant un matériel authentique et vraiment écrasant qui prouve l'intention qu'avaient les Russes d'attaquer. Nous connaissions parfaitement aussi la date à laquelle cette attaque devait se produire. Mais toute l'étendue du danger, c'est peut-être maintenant seulement que nous en avons conscience et je ne puis que remercier Dieu de m'avoir donné l'inspiration au moment qui convenait et la force d'accomplir ce qui devait être accompli. C'est à cette faveur que non seulement des millions de soldats allemands doivent leur vie, mais l'Europe entière son existence. Nous pouvons bien le dire aujourd'hui, si cette vague de 20 000 chars*

de combat, de centaines de divisions, de dizaines de milliers de canons, accompagnés de plus de 10 000 avions avait déferlé à l'improviste sur l'Allemagne, l'Europe était perdue[a].

En février 1945, dans le bunker où il allait bientôt se donner la mort, Hitler expliquait à nouveau :

Notre chance de vaincre la Russie, la seule, était de prendre les devants, car l'idée d'une guerre défensive contre les Russes était insoutenable. Nous ne pouvions offrir à l'Armée rouge l'avantage du terrain, lui prêter nos autostrades pour la ruée de ses chars, nos voies ferrées pour acheminer ses troupes et son matériel. Nous pouvions la battre chez elle, ayant pris nous-mêmes l'initiative des opérations, dans ses bourbiers, dans ses marécages – mais pas sur le sol d'un pays civilisé comme le nôtre. C'eût été lui préparer un tremplin pour qu'elle fondît sur l'Europe. […] Ma hantise, au cours des dernières semaines, fut que Staline ne prît l'initiative avant moi[1].

En disant cela, Hitler ne prétendait pas qu'il n'aurait pas songé à attaquer l'URSS sans la menace d'être attaqué par elle. Il avait exprimé sa détestation du communisme dans Mein Kampf, lui avait déclaré une guerre à mort en 1933, et répéta jusqu'à ses derniers jours : *le but de ma vie et la raison d'être du national-socialisme [était] l'écrasement du bolchevisme* (4 février 1945)[2]. Mais Hitler savait que l'Allemagne risquait gros en menant une guerre sur deux fronts. Staline lui-même était persuadé que Hitler ne l'attaquerait pas avant d'avoir tenté un débarquement en Angleterre, c'est pourquoi il avait abaissé ses défenses pour mieux préparer son offensive majeure. Mais en 1940, voyant l'avancée de l'armée soviétique, Hitler comprit que celle-ci attendait le moment opportun pour le poignarder dans le dos. Il demanda à son état-major un plan d'attaque de l'URSS dès juillet 1940, et le 18 décembre signa la « directive 21 » ordonnant la préparation de l'opération Barbarossa.

Hitler croyait en la Providence et en sa propre capacité de surmonter les obstacles par ses décisions inspirées et résolues. Et au printemps 41, il pensait qu'il n'avait le choix qu'entre un désastre assuré en cas d'inaction, et une victoire possible par une guerre éclair. Il jugeait que laisser à la Russie l'initiative de l'attaque signifiait la soviétisation de l'Allemagne et, dans un avenir proche et certain, de l'Europe tout entière. Il tenta donc le tout pour le tout, faisant en outre le pari risqué que l'Angleterre, et l'Occident en général, ne s'opposerait pas à sa destruction du communisme, et même la soutiendrait. Il expliqua en février 1945 :

En attaquant à l'Est, en crevant l'abcès communiste, j'ai eu l'espoir de susciter une réaction de bon sens chez les Occidentaux. Je leur donnais l'occasion, sans y participer, de contribuer à une œuvre de salubrité, nous laissant à nous seuls le soin de désintoxiquer l'Occident. Mais la haine

qu'éprouvent ces hypocrites pour un homme de bonne foi est plus forte que leur instinct de conservation[3].

Devant le tribunal militaire international de Nuremberg, Wilhelm Keitel, chef des forces armées allemandes, et son second Alfred Jodl, accusés de « complot et de crime contre la paix », et notamment d'agression préméditée contre l'URSS, voulurent faire valoir que l'opération Barbarossa était justifiée par « l'accumulation massive des forces russes » sur la frontière : *L'attaque de l'Union Soviétique,* déclara Keitel durant un interrogatoire préliminaire*, fut menée pour préempter une attaque russe sur l'Allemagne. [...] Nous avons décidé de préempter l'attaque de l'Union Soviétique et de frapper par surprise pour écraser ses forces armées. [...] Notre attaque fut une conséquence directe de la menace*[4]. En tant qu'attaque préemptive, c'était un acte de guerre légal. On leur refusa cette ligne de défense. Les Soviétiques ne voulaient aucune évocation de leurs propres préparatifs de guerre, afin de préserver leur statut de victimes de l'agression nazie. Keitel et Jodl furent pendus, tout comme le ministre des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop qui insistait avoir remis à l'ambassadeur soviétique à Berlin, le 22 juin à l'aube, une déclaration de guerre en bonne et due forme incluant comme justification un rapport sur « la concentration des forces soviétiques contre l'Allemagne ». Les Soviétiques nièrent jusqu'à l'existence de ce document. À Nuremberg, les Alliés étaient juges et parties. Ils livraient leur « dernière bataille », consistant à écrire l'histoire en rejetant tous les torts et les crimes sur l'Allemagne[5].

Cependant, les archives soviétiques ouvertes depuis les années 1990 semblent donner raison à Hitler, Ribbentrop, Keitel et Jodl : l'URSS était bel et bien sur le point d'attaquer l'Allemagne lorsque celle-ci la prit de court. Cette thèse révisionniste s'est imposée dans le débat grâce à Vladimir Rezoun, un vétéran du renseignement militaire soviétique qui fit défection à l'Ouest en 1978 et écrivit plusieurs ouvrages sous le nom de Viktor Souvorov (ou Victor Suvorov). Son premier livre historique en anglais, *Icebreaker : Who Started the Second World War ?*, passa inaperçu lors de sa sortie en 1988, et sa traduction française, *Le Brise-Glace*, n'eut pas davantage de succès (elle est aujourd'hui presque introuvable). La version allemande suscita davantage d'intérêt, mais c'est surtout la version russe qui fit décoller le livre en 1992. En 20 ans, 11 millions d'exemplaires ont été imprimés en Russie, et le livre a reçu le soutien de nombreux historiens russes, mais aussi allemands[6]. Souvorov a ensuite enrichi sa thèse d'éléments nouveaux dans plusieurs livres publiés uniquement en russe. Puis, en 2010, il fit paraître en anglais, aux éditions du U.S. Naval Institute, une nouvelle synthèse sous le titre *The Chief Culprit : Stalin's Grand Design to Start World War II.*

La thèse de Souvorov peut se résumer ainsi : le 22 juin 1941, Staline était sur le point de lancer une offensive massive sur l'Allemagne et ses alliés, dans un délai probable de deux semaines (le 6 juillet est la date la

plus probable). Les préparatifs avaient débuté à la fin de l'année 1940, et les premières divisions avaient été déployées sur la frontière en février 41. Le 5 mai, Staline annonça à une assemblée de généraux une offensive imminente en territoire ennemi. Des instructions secrètes commencèrent à être diffusées au sommet de la hiérarchie militaire, et les mouvements de troupes, de chars, d'artillerie, de munitions et de fuel s'intensifièrent. Quand les forces allemandes frappèrent, le gros des forces russes, terrestres et aériennes, était concentré le long des frontières ouest de l'URSS, en face du Reich allemand et de la Roumanie. Une partie des troupes et du matériel se trouvait encore dans des trains. La puissance militaire gigantesque que Staline avait accumulée sur la frontière et qu'il s'apprêtait à faire déferler sur l'Europe lui aurait permis d'atteindre Berlin sans difficulté majeure puis, dans le contexte de la guerre, de prendre le contrôle du continent jusqu'à Paris. Seule la décision de Hitler de devancer son offensive l'a privé de ces moyens en perçant et désorganisant ses lignes offensives et en détruisant ou saisissant environ 65 % de tout son armement.

Souvorov s'attache aussi à démontrer que l'invasion prévue par Staline était l'aboutissement d'un plan préparé de très longue date, du vivant même de Lénine. Selon lui, Staline n'a jamais abandonné l'objectif de soviétiser l'Europe, même lorsque, dans les années 30, il donnait l'illusion de renoncer au communisme international pour bâtir « le socialisme dans un seul pays », tout en se dotant discrètement de l'armée la plus puissante du monde. En signant le pacte Molovov-Ribbentrop et en laissant l'Allemagne envahir la Pologne, Staline savait qu'il déclenchait la Seconde Guerre mondiale que Lénine avait appelée de ses vœux. Fidèle à la stratégie de Lénine, il attendait que les pays d'Europe s'épuisent mutuellement dans une nouvelle guerre, pour rafler la mise au moment opportun. J'ai lu très attentivement les deux livres de Souvorov en anglais, *Icebreaker* et *The Chief Culprit*, en faisant quelques recoupements avec d'autres sources. La documentation et l'argumentation de Souvorov sont, à mes yeux, très convaincantes. Il démontre une grande expertise dans le domaine militaire, et une grande connaissance de l'Armée rouge. Sur les intentions de Staline, réputé très secret en général, il produit de nombreuses citations tirées des 13 volumes de ses écrits. Il a épluché des montagnes d'archives et les mémoires de centaines de militaires russes. La plupart de ces mémoires publiées avant les années 90 restent discrètes sur le secret d'État entourant la « Grande Guerre de libération de l'Europe » planifiée par Staline, mais certains aveux confirment la thèse de Souvorov. Un exemple parmi d'autres : le général Semyon Ivanov, grand héros de la guerre, écrit que *le commandement fasciste allemand a réussi, littéralement dans les deux dernières semaines avant la guerre, à nous prendre de court*.

Je me suis aussi informé des critiques portées contre Souvorov. J'ai par exemple consulté la réfutation écrite par l'historien américain David Glantz dans son livre *Stumbling Colossus : The Red Army on the Eve of War*. Glantz défend la perspective soviétique traditionnelle de la paisible

URSS victime de l'agression non provoquée de Hitler. Il admet en partie la concentration de forces soviétiques sur la frontière ouest de l'URSS, mais l'explique par des mouvements « transitoires » sans intention hostile[7], ce que je trouve assez ridicule. J'ai lu l'article de Jonathan Haslam[b] cité par Wikipédia, selon qui la théorie de Souvorov *serait comique si elle n'était pas autant prise au sérieux*. Haslam reconnaît comme avéré que Staline a annoncé à ses généraux le 5 mai 1941 une guerre imminente, et il admet que, dans ces conditions, le fait indubitable qu'il fut surpris par l'attaque allemande le 22 juin *a toujours créé une énigme pour les historiens. Comment Staline pouvait-il à la fois s'attendre à ["expect"] la guerre et être pris par surprise ?* » Pour répondre à cette question, Haslam se perd en conjectures vaseuses, alors que la réponse de Souvorov semble la seule logique : Staline savait que la guerre avec l'Allemagne était imminente, mais il ne s'attendait pas à ce que l'Allemagne en prenne l'initiative. C'est la mauvaise foi d'Haslam qui m'apparaît comme comique, car le document cité par Souvorov prouve que le 5 mai, Staline annonçait explicitement une guerre offensive menée en territoire ennemi, et non une guerre défensive : le moment était venu, selon ses termes, *de passer de la défensive à l'offensive*[8].

En France, c'est Jean Lopez, spécialiste du front de l'Est, qui s'est chargé de réfuter Souvorov dans un chapitre de l'ouvrage collectif qu'il a dirigé, *Les Mythes de la Seconde Guerre mondiale*. Lopez et son coauteur admettent que Staline attendait le bon moment pour entrer en guerre :

> *Toute sa stratégie, depuis la signature du pacte de non-intervention du 23 août 1939, consiste à recueillir le maximum de fruits (jolie récolte que la Biélorussie et l'Ukraine occidentales, la Carélie finlandaise, les pays Baltes, la Bessarabie et la Bucovine du Nord) du conflit sans y être directement mêlé. Il n'entrevoit d'y entrer, avec des forces modernisées, qu'après que les Alliés et le Reich se seront mutuellement épuisés. [...] Selon plusieurs témoignages, Staline estime que l'Armée rouge ne sera pas prête avant 1942. Aucune attaque soviétique, donc, n'aurait pu être entreprise avant cette date*[9].

Staline aurait donc prévu d'attaquer en 42 et non en 41, selon Lopez. En d'autres termes, l'attaque de Hitler aurait été « préventive » plutôt que strictement « préemptive ». Voilà une réfutation bien faiblarde. D'autant que Souvorov admet lui aussi que Staline avait originellement planifié l'invasion de l'Europe pour l'été 1942, mais avança son planning d'un an après la victoire rapide de l'Allemagne sur la France, qui surprit tout le monde. Toutes ces critiques semblent s'adresser à des gens qui n'ont pas lu Souvorov, pour les décourager de le lire. Car lorsqu'on prend connaissance de ces critiques après avoir lu Souvorov, on ne peut qu'être choqué par leur faiblesse et leur mauvaise foi. Mon sentiment est que Souvorov a peut-être commis quelques exagérations, voire peut-être quelques erreurs mineures (je n'ai trouvé aucun fait précis contesté), mais que, si le quart seulement

des preuves qu'il avance est exact, sa thèse est solide comme le roc. C'est la raison probable pour laquelle l'establishment universitaire mise plus sur le silence que sur la critique.

Jean Lopez ne cite pas une seule fois Souvorov dans son récent pavé de presque 1000 pages, *Barbarossa 1941. La Guerre absolue* (2019). Il affirme servilement, comme postulat de départ, que l'armée allemande est *l'armée la plus criminelle de toutes les histoires*, et que *les morts de l'opération Barbarossa sont bien à charge de l'Allemagne, le pays agresseur*. Barbarossa découle uniquement, selon Lopez, de l'anticommunisme obsessionnel de Hitler, basé sur *l'idée qu'il existe un lien entre les Juifs et la révolution socialiste*, ce qui est *le mythe le plus dangereux du siècle*, inventé par les faussaires des Protocoles des Sages de Sion [10].

Il y eut en France à la fin des années 90 une éphémère ouverture sur la thèse de Souvorov, sous l'influence de Stéphane Courtois et des contributeurs au *Livre noir du communisme*. En décembre 1996, France 3 diffusa un documentaire en trois parties intitulé *Hitler-Staline : liaisons dangereuses*, dont le troisième épisode produisait, selon son résumé officiel, *des éléments inédits sur la Seconde Guerre mondiale : le plan d'attaque original qui prouve que Staline voulait s'emparer de l'Allemagne pour installer le communisme en Europe*. Or, tandis que les deux premiers épisodes, qui détaillent la collaboration entre l'Allemagne et l'Union Soviétique avant juin 1941, sont disponibles sur YouTube [c,d], le troisième a disparu entièrement de la circulation, mais l'équipe multimédia d'ERTV l'a retrouvé pour vous [e].

Comment expliquer une telle censure pour un documentaire diffusé sur une chaîne nationale ? Après tout, qu'est-ce que cela change, si l'URSS s'apprêtait à attaquer l'Allemagne avant que celle-ci ne l'attaque ? Beaucoup de choses en réalité. Cela ne remet pas seulement en question le dogme de la responsabilité exclusive de l'Allemagne dans le conflit mondial et ses millions de morts. Cela bouleverse aussi notre perception de l'enjeu global de la Seconde Guerre mondiale. Si cette thèse est prouvée, alors nous devons considérer que Hitler et le national-socialisme ont sauvé l'Europe de la soviétisation complète. Car en attaquant les premiers, les Allemands ont causé des dégâts irréparables à l'armée russe et porté un coup fatal à sa capacité d'envahir l'Europe. L'enjeu de Barbarossa dépassait donc le sort de l'Allemagne. Celle-ci, expliqua Hitler au Reichstag le 11 décembre 1941, *ne combat pas seulement pour elle-même, mais pour tout notre continent*. Elle n'était pas seule : Hitler rend hommage à la détermination des Finlandais, des Slovaques, des Hongrois et des Roumains, et aux volontaires venus de tous les pays qui *ont donné à la lutte des puissances alliées de l'Axe le caractère d'une véritable croisade européenne*.

Bien qu'il ne cite pas Hitler, et n'exprime d'ailleurs aucune sympathie pour lui, Souvorov lui donne raison : Si Hitler n'avait pas attaqué le premier, *l'Europe était perdue*. On comprend mieux alors l'hostilité contre lui. Ce qui dérange, ce n'est pas tant la question de savoir si Staline s'apprêtait à envahir l'Allemagne, mais la réévaluation étourdissante du rôle de Hitler

que cela entraîne. Car il est essentiel que Hitler reste l'incarnation du mal absolu, et qu'aucune circonstance atténuante ne lui soit reconnue. On n'est donc pas surpris que l'attaque la plus hystérique contre Souvorov soit venue d'Israël, sous la forme d'un livre écrit par un professeur de l'Université de Tel-Aviv, Gabriel Gorodetsky (*Le Grand Jeu de Dupes. Staline et l'invasion allemande*, Belles Lettres, 2000), dont voici un échantillon :

Contrairement au bon sens le plus élémentaire et sans le moindre fondement, [Souvorov] affirme que Staline aurait, au cours des années 1939-1941, méthodiquement préparé une guerre révolutionnaire contre l'Allemagne. […] Passé maître dans l'art de la désinformation au GRU, Souvorov exploitait le fait que cette période abondait en mythes, rumeurs et complots dont la plupart étaient forgés de toute pièce ou propagés de sang-froid. Ces inventions ont par la suite, non seulement en raison du manque d'informations fiables, mais aussi parce que la polarisation politique de la Guerre froide encourageait cette approche, été adoptées sans examen critique par les historiens. La popularité de l'ouvrage superficiel et frauduleux de Souvorov en Russie comme dans bien des milieux des pays occidentaux prouve, s'il le fallait, que les conspirations, fussent-elles vieilles et éventées, ont la vie extrêmement dure. Les mythes véhiculés par les livres de Souvorov, en simplifiant une situation complexe, font systématiquement et délibérément obstacle à la vérité.

La théorie de Souvorov serait donc conspirationiste ! Voilà qui nous met en appétit !

Le pari insensé de Hitler.

Dans les pages qui suivent, sauf précision en note, toutes les informations sont tirées des livres de Souvorov. Selon lui, en juin 1941, les forces offensives déployées par les Soviétiques sur leur frontière ouest incluaient :

– plus de 15 000 chars d'assaut (sur les quelques 20 000 dont ils disposaient alors). Comme leur nom l'indique, les chars d'assaut sont des armes offensives. Les modèles soviétiques, le T-34 et le colossal KV-1, étaient non seulement les mieux blindés et les mieux armés de l'époque, mais ils étaient capables de parcourir sur route de longues distances à plus de 50 km/h;

– plus de 15 500 avions, essentiellement des bombardiers et avions de transports de troupes, et non des chasseurs utiles en défense. Staline avait fait construire pour eux un chapelet de plus de cent aérodromes militaires le long de la frontière;

– plus de 5 millions de soldats, répartis en plus de 330 divisions. Rien qu'en mai et juin, 77 divisions avaient été transportées vers la frontière, dans la plus grande discrétion par des trains de nuit. Parmi elles, une dizaine de divisions venaient d'être recrutées dans le Goulag. Les dernières divisions furent logées dans des tentes, et aucun préparatif n'a été fait

pour les loger sur place durant l'hiver;

– au moins 1 million de parachutistes entraînés, prévus pour être aéroportées derrière les lignes ennemies en plusieurs vagues. Ces unités sont utiles uniquement dans une guerre d'invasion, pour s'emparer de cibles ennemies loin derrière les lignes de front pendant une offensive majeure;

– des centaines de milliers de tonnes de munitions et d'armes, placés près de la frontière pour approvisionner l'armée à mesure de son avancée. Les obus étaient arrivés à partir d'avril 1941 et étaient stockés à même le sol et à découvert, ou dans des wagons de train, ce qui indique qu'ils étaient destinés à un usage imminent; plus de 300 usines de production de munitions en tous genres que Staline avait fait construire relativement près de la frontière, afin d'assurer un approvisionnement rapide et illimité à ses troupes.

Outre les témoignages d'officiers russes capturés par les Allemands, des documents saisis par les Allemands durant leur avancée confirment les plans d'invasion soviétiques : ils trouvèrent par exemple des stocks de livrets destinés à permettre aux troupes soviétiques conquérantes de se faire facilement comprendre des civils allemands (*Wo ist der Bürgermeister ?*, etc.), et surtout des cartes très précises de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Silésie. Contrairement à l'idée reçue, les forces de l'Axe étaient très inférieures à celles qu'elles affrontèrent immédiatement derrière leurs frontières. Les Allemands ne disposaient que de 3 350 chars en tout et pour tout, très inférieurs en tous points aux chars soviétiques[11]. Les Allemands attaquèrent avec 2 500 avions seulement. Les effectifs des forces de l'Axe étaient d'environ 3 millions de soldats, dont seulement 4 000 parachutistes. L'armée allemande était pauvrement motorisée, utilisant 625 000 chevaux pour le transport de son artillerie et autre matériel.

Lorsqu'il lança l'opération Barbarossa, Hitler savait que le rapport de force lui était très défavorable, mais il avait sous-estimé dans quelle mesure. En Pologne en 1939, puis en Finlande en 1940, Staline n'avait pas dévoilé ses derniers modèles de chars d'assaut. Hitler dira en avril 1942 : *Toute la guerre avec la Finlande en 1940, tout comme l'avancée russe en Pologne avec des chars obsolètes et des soldats pauvrement vêtus, n'étaient rien d'autre qu'une grandiose campagne de désinformation*. Plus d'une fois, Hitler a admis, comme le 27 juin : *Si j'avais eu la moindre idée de cet assemblage gigantesque de l'Armée rouge, je n'aurais jamais pris la décision d'attaquer*. Toutefois, il ajoutait parfois qu'il devait donc remercier le Ciel de n'avoir pas été mieux informé[12].

Paradoxalement, les préparatifs d'invasion de Staline facilitèrent la tâche des Allemands. La concentration des forces soviétiques sur la frontière permit à la Luftwaffe de détruire au sol environ 12 000 avions, et à la Wehrmacht de rapidement percer les lignes soviétiques, détruisant ou capturant plus de 4 000 chars. En Biélorussie, les Soviétiques abandonnèrent 25 000 wagons de munitions. Les usines de munitions construites près de

la frontière tombèrent également entre les mains des Allemands. Quant aux divisions d'infanterie, rapidement encerclées, elles se rendirent en masse, de nombreux soldats ayant eu à peine le temps de s'habiller. En deux mois seulement, les Allemands avaient fait un million et demi de prisonniers

De plus, en juin, Staline avait supprimé tous les dispositifs défensifs qui auraient pu entraver l'offensive de ses propres divisions. Non seulement la « ligne Molotov » prévue sur la nouvelle frontière de 1939 n'existait que sur le papier, mais au printemps 41, l'imprenable « ligne Staline » construite dans les années 20, qui protégeait l'ancienne frontière sur une profondeur de 10 à 20 km de la Baltique à la mer Noire, avait été démantelée : ses champs de mines, ses fossés antichars, ses barrières de béton et barbelés, ses abris bétonnés, et même le dispositif de dynamitage des ponts et autres voies d'accès en cas d'attaque ennemie avait été désactivés. Dissoutes également, les unités mobiles de partisans créées à partir des années 1920, avec leurs abris souterrains et leurs caches d'armes et de munitions.

Le seul point sur lequel la thèse révisionniste de Souvorov s'accorde avec la narration traditionnelle est que l'opération Barbarossa a pris Staline par surprise. Et même les historiens consensuels comme Jean Lopez admettent que, si Staline fut surpris par l'attaque allemande, ce n'est pas parce qu'il faisait confiance à Hitler, mais parce que, en dépit des informations qu'il recevait sur les préparatifs allemands, il pensait que Hitler ne se risquerait pas à l'attaquer tant qu'une partie importante de ses forces étaient mobilisées à l'Ouest contre l'Angleterre. Quand arriva le mois de juin 1941, Staline fut convaincu que toute menace imminente était écartée, parce qu'une attaque des Allemands après cette date impliquait nécessairement une guerre se prolongeant dans l'hiver, et Staline savait les Allemands non préparés pour cela. Souvorov raconte par exemple que, pour tenter d'anticiper les plans allemands, les espions soviétiques surveillaient le marché des peaux de moutons, car il leur était inconcevable que les Allemands se préparent à envahir la Russie sans équiper leurs soldats de manteaux en peau de mouton pour l'hiver.

Et en effet, les Allemands n'étaient pas équipés pour l'hiver. Hitler misait tout sur une victoire rapide, en deux ou trois mois, suivi d'une occupation du territoire russe à l'ouest de l'Oural. Selon certains analystes, cela aurait été possible si Hitler n'avait pas décidé, le 21 juillet, contre l'avis de ses généraux, de retarder l'attaque sur Moscou pour diriger ses forces vers Kiev et Leningrad, qu'il jugeait cruciaux pour l'approvisionnement en matières premières[13]. Mais Souvorov, avec bien d'autres, estime que la tâche était impossible de toute manière, étant donné l'immensité du territoire russe.

De plus, un hiver particulièrement précoce et rude vint soudain ralentir la progression des troupes allemandes, immobilisés dès octobre par la boue et la neige. Alors que les températures chutèrent bientôt jusqu'à -30°, les Allemands ne disposaient d'aucun vêtement d'hiver. Ils n'avaient pas non plus prévu d'huile de moteur ni de lubrifiant résistant aux tempéra-

tures hivernales russes. Lorsque, le 5 décembre 41, les armées soviétiques ont lancé leur contre-attaque au nord de Moscou, la Luftwaffe était clouée au sol par des moteurs gelés, et les canons étaient bloqués. Les blessés mourraient de froid en une demi-heure s'ils n'étaient pas évacués aussitôt.

Et bientôt, de nouvelles troupes soviétiques apparaissaient des profondeurs de la Russie. Avec déjà plus de 3,8 millions de soldats russes faits prisonniers, comment Hitler pouvait-il imaginer que Staline serait capable d'en mobiliser au total 34 millions, soit 20 % de la population vivant sous le régime soviétique ? Il faut ajouter que les énormes pertes soviétiques dues à l'attaque initiale furent rapidement compensées par une accélération de la production de masse d'armes modernes dans les six derniers mois de 1941. Les ressources militaires de l'État soviétique furent en outre complétées par les généreuses contributions de la Grande-Bretagne et de l'Amérique. Tout cela a permis la victoire soviétique. En 1945, cependant, Staline n'aura conquis que la moitié de l'Europe plutôt que sa totalité. En un sens, il avait perdu la guerre.

Staline et la révolution mondiale.

Bien que les concentrations respectives des armées allemande et russe sur leur frontière commune aient été symétriques en juin 1941, leur interprétation par l'histoire officielle est totalement différente : les préparatifs des Allemands sont interprétés comme la preuve de leur intention d'attaquer les Russes, mais ces mêmes mouvements chez les Russes sont interprétés comme la preuve de l'incompétence de leurs généraux. La vérité, selon Souvorov, est que si les Soviétiques avaient mal préparé leur défense, c'est que, sur ordre de Staline, ils étaient entièrement focalisés sur l'attaque, n'attendant que le signal.

Le même double standard est appliqué aux intentions des Allemands et des Russes sur le long terme. Sur la base de *Mein Kampf*, on admet que Hitler a prémédité de longue date l'invasion de l'URSS. Mais qu'en est-il de Staline ? Staline était un marxiste-léniniste. Le programme marxiste de conquête du monde est clairement évoqué dans le *Manifeste du Parti communiste* de 1848, et, selon Mikhaïl Kalinine, président du Præsidium du Soviet suprême en 1941, les vrais marxistes savent que *le concept fondamental de la doctrine marxiste consiste à tirer le plus grand bénéfice possible pour le Parti communiste des énormes conflits au sein de l'humanité*[14].

C'est surtout Lénine qui a théorisé le rôle de la guerre mondiale dans la soviétisation du monde. En 1916, il prône le retrait de la Russie de « la guerre réactionnaire, esclavagiste et criminelle », mais il s'oppose également à tout projet de désarmement. Il écrit dans son *Programme militaire pour la révolution prolétarienne* : *C'est seulement après que nous aurons renversé, définitivement vaincu et exproprié la bourgeoisie dans le monde entier, et non pas simplement dans un seul pays, que les guerres deviendront impossibles*.

Le Komintern, fondé à Moscou en 1919, a pour but d'établir une

révolution mondiale permanente *pour combattre par tous les moyens disponibles, y compris la force armée, dans le but de renverser la bourgeoisie internationale et créer une République soviétique internationale comme étape de transition vers l'abolition complète de l'État*. En 1921, l'emblème du Komintern, un globe dominé par le marteau et la faucille, sera intégré dans l'étendard de l'Union des républiques socialistes soviétiques, dont la déclaration de fondation indique qu'elle est destinée à s'étendre à la terre entière.

Le but premier de Lénine est Berlin. Pour cela, Lénine veut faire sauter la Pologne, pays reconstitué après la Première Guerre mondiale entre la Russie et l'Allemagne. Durant l'été 1920, la cavalerie soviétique tente l'invasion de la Pologne aux cris de « À nous Varsovie, à nous Berlin ! ». Le général Toukhatchevski envoie l'ordre suivant au front de l'Ouest : *Combattants de la révolution des travailleurs ! Le sort de la révolution mondiale sera décidé à l'Ouest. Le chemin vers l'embrasement du monde passe par le cadavre de la Pologne blanche. Nous apporterons le bonheur et la paix sur nos baïonnettes aux travailleurs du monde*[15].Mais les Polonais repoussent les Russes et leur infligent des pertes de territoire (paix de Riga).

Lénine tente simultanément d'exporter la révolution chez les Allemands car, dit-il, *la déception due à leur défaite les conduit à la révolte et au désordre, grâce auxquels ils espèrent arracher le lien de fer qu'est pour eux le traité de Versailles. Ils ont soif de revanche, et nous de révolution. Nous avons provisoirement les mêmes intérêts*[16].Mais après l'échec du soulèvement communiste en Allemagne en octobre 1923, Lénine comprend qu'une seconde guerre mondiale est nécessaire. Fomenter des troubles révolutionnaires ne suffira pas à renverser la social-démocratie en Allemagne. Il faut attendre — et aider à créer — les conditions favorables pour une nouvelle guerre mondiale et, durant cette période d'incubation, mettre une sourdine au discours internationaliste afin de maintenir de bonnes relations avec l'Occident. Pour que naisse une nouvelle guerre, il faut combattre le « pacifisme bourgeois des sociaux-démocrates ». Souvorov explique dans *Icebreaker* :

> *Selon Marx et Lénine, la révolution est engendrée par la guerre. La guerre exacerbe les contradictions et ruine l'économie, entraînant les nations et les États au-delà d'un précipice fatidique, brisant leurs conventions, leur mode de vie. Staline, en vrai marxiste-léniniste, avait une position de principe en matière de guerre et de paix : si le pacifisme social-démocrate éloignait le prolétariat de la révolution — et des guerres engendrant la révolution — , alors il faut déclarer une guerre à mort aux sociaux-démocrates. Le 7 novembre 1927 [dans la Pravda], Staline lance le cri de guerre : "Pour mettre fin au capitalisme, nous devons d'abord abattre la social-démocratie"*[17].

Comme Lénine, Staline sait que le ressentiment allemand contre

le traité de Versailles est le terreau de la prochaine guerre. C'est pourquoi il va aider l'Allemagne à se réarmer en contournant les clauses du traité. Staline est l'architecte, du vivant de Lénine, du pacte de Rapallo signé avec l'Allemagne (1922), qui instaure une collaboration militaire secrète. L'accord cimente également la commune hostilité au jeune État polonais. Dans les années 20 et 30, derrière la propagande antifasciste de la Pravda, Staline continue de soutenir l'effort de réarmement de l'Allemagne. Et jusqu'en 1940, celle-ci reste dépendante de l'URSS pour de nombreuses matières premières.

Staline voyait le nationalisme hitlérien comme le « brise-glace » (*icebreaker*) capable de déclencher une nouvelle guerre européenne sanglante qui épuiserait toutes les parties, tandis que l'Union Soviétique resterait à l'écart, attendant le bon moment pour envahir et conquérir le continent tout entier. Car celui qui gagne la guerre est celui qui y entre le dernier. En janvier 1925, Staline déclare : *Comme antérieurement, notre armée doit lever l'étendard de la paix. Mais si la guerre éclate, nous ne pourrons rester les bras croisés, il faudra entrer en lice mais y entrer les derniers. Nous nous engagerons pour jeter le poids décisif sur la balance, le poids qui fait pencher la balance*[18]. Et en 1927 : *Vous pouvez juger le moment venu pour la bataille décisive, une fois que toutes les forces de classe hostiles à nous auront été suffisamment drainées par une lutte au-delà de leur capacité à faire face.*

On le voit, selon Souvorov, l'idée communément admise que Staline a renoncé à l'objectif de la révolution mondiale pour se contenter du « socialisme dans un seul pays » relève de la propagande destinée à l'Occident. Elle est démentie par les propres paroles de Staline, et contredite même par la ligne officielle de la Pravda peu avant la guerre. On admet communément que le conflit entre Staline et Trotski portait sur ce point et que les purges staliniennes des années 30 visaient les « internationalistes ». En réalité, les divergences entre Staline et Trotski étaient plutôt stratégiques. Trotski lui-même confirme les ambitions expansionnistes de Staline. En novembre 1938, il écrit : *Staline a finalement délié les mains de Hitler, ainsi que celles de ses ennemis, et poussé toute l'Europe vers la guerre.* Et en juin 1939, il prédit : *L'URSS va déplacer sa masse entière vers les frontières de l'Allemagne précisément au moment où le Troisième Reich sera attiré dans une guerre pour une nouvelle division du monde.* Selon Souvorov, c'est parce que Trotski en savait et en disait trop sur les plans de Staline que celui-ci l'a fait assassiner (le 21 août 1940)[19].

En attendant la Seconde Guerre mondiale, la politique intérieure de Staline consiste d'une part à affermir son contrôle sur la population, d'autre part à bâtir un immense complexe militaro-industriel. À y regarder de près, les trois plans quinquennaux, commencés en 1928, sont orientés vers ce second but. Aucun ne profita au peuple russe en terme de niveau de vie. Pour financer son industrie militaire, Staline vida le pays de toutes ses réserves de métaux précieux et de diamants, et de tous ses trésors (ceux de

l'Église notamment) ; la guerre civile espagnole lui apporta un butin supplémentaire en 1936 (voir « L'or de Moscou »). Le premier plan quinquennal (1928-1932) visait à établir une base industrielle axée sur l'industrie lourde, au prix d'une chute drastique des biens de consommation. L'armement est prioritaire : en 1928, l'URSS n'avait que 92 chars d'assaut, et plus de 4 000 en 1932. En 1933, le colonel allemand Heinz Guderian, ayant visité une usine d'assemblage à Kharkov, témoigne qu'elle produisait à elle seule, à côté des tracteurs qui constituaient sa production officielle, 22 chars d'assaut par jour. À la fin du second plan (1933-1937), l'URSS possédait 24 708 avions de combat. Le troisième plan (1938-1942) vit une augmentation spectaculaire de la production d'armement et de munition, en vue de la grande guerre qui devait libérer l'Europe du capitalisme.

Parallèlement à l'instauration d'une économie de guerre, les deux premiers plans quinquennaux mettaient l'accent sur la collectivisation de l'agriculture. Mais là encore, l'objectif était étroitement lié à la guerre, comme le montre Jean Lopez. En effet, en 1927, tandis que des rumeurs de guerre avec l'Angleterre se répandent,

> *… le pire cauchemar des chefs bolcheviques tient dans l'apparition d'un refus populaire de la guerre analogue à celui qui avait mis à bas la dynastie des Romanov. Le contenu des rapports (les zemsvodki) de l'OGPU sur l'état d'esprit des campagnes, est sans ambiguïté : la panique de guerre gagne le monde paysan et révèle son hostilité au régime. L'on stocke en effet les grains en prévision du conflit, on vend les chevaux et les carrioles susceptibles d'être réquisitionnés ; la monnaie officielle, le tchervonets, est refusée, l'approvisionnement des villes s'interrompt […]. Les propos défaitistes, les appels à l'insoumission et à la désertion, l'espoir de voir tomber le régime s'expriment sans retenue*[20] .

La police incrimine les paysans indépendants, les koulaks. C'est ce qui motive le « Grand Tournant » de 1928. Les victimes de la collectivisation forcée, soit par exécution ou déportation, soit par la famine, sont estimées entre 10 et 16 millions. Pendant ce temps, Staline vendait à l'étranger en moyenne 5 millions de tonnes de grains chaque année pour financer son armement.

L'agenda de Staline est parfaitement au point. En 1941 ou 42, si tout se passe comme il le veut, il aura l'armée la plus puissante du monde, et la guerre aura saigné à blanc tous les « pays capitalistes », qui ne pourront résister à sa grande offensive.

Les préparatifs se précisent en 1941. En janvier, Staline nomme Gueorgui Joukov (Zhukov) chef de l'État-Major. Le 4 mai, il se fait nommer président du Conseil des commissaires du peuple, c'est-à-dire chef du gouvernement, à la place de Molotov. Il n'était jusqu'alors que secrétaire général du Parti communiste, ce qui lui permettait de ne pas prendre la responsabilité officielle de certaines décisions, mais qui lui a valu quelques

embarras (en 1934, le ministre polonais des affaires étrangères Jozef Beck avait refusé de le rencontrer au prétexte qu'il était dénué de titre officiel dans l'appareil d'État). Staline tient à prendre devant l'histoire la pleine responsabilité de la « libération » des prolétaires d'Europe du capitalisme, sa grande œuvre. C'est lui qui l'annoncera, la commandera, et en signera la fin.

Le 5 mai, dans la grande salle du Kremlin, devant le gotha politique et militaire, Staline annonce : *En défendant notre pays, nous devons agir offensivement, passer de la défense à une doctrine militaire de l'offensive. Nous devons transformer notre entraînement, notre propagande, notre agitation, notre presse dans le sens de l'esprit offensif. L'Armée rouge est une armée moderne et une armée moderne est une armée offensive.* À cette date, Staline fait envoyer une directive spéciale à tous les postes de commandement. Cette directive, encore partiellement classifiée, indique : *Soyez prêts à lancer, sur un signal du quartier général, des frappes éclair destinées à mettre l'ennemi en déroute, déplacer les opérations militaires sur son territoire et saisir des objectifs clés.* On lève de nouvelles armées dans tous les districts. On abat tous les obstacles des lignes de défense. À partir du 13 juin, un mouvement incessant de trains de nuit transporte vers la frontière des milliers de chars, des millions de soldats, et des centaines de milliers de tonnes de munitions. La Pravda commence à préparer le peuple :

> *Juste au-delà des frontières de notre patrie, la conflagration d'une seconde guerre impérialiste fait rage. Tout le poids de ses malheurs pèse sur les épaules des masses laborieuses. Partout, les gens ne veulent pas participer à la guerre. Leur regard est fixé sur la terre du socialisme, qui récolte les fruits d'un travail pacifique. Ils voient à juste titre les forces armées de notre patrie – l'Armée rouge et notre marine - comme le véritable rempart éprouvé pour la paix... Étant donné la situation internationale complexe actuelle, vous devez vous préparer à toutes sortes de surprises...* (Pravda, éditorial du 6 mai 1941).

Le double piège de Staline et Churchill.

Revenons en arrière. Par le traité de Versailles de 1919, des territoires autrefois allemands et peuplés d'Allemands ont été donnés à deux pays nouvellement créés, la Tchécoslovaquie et la Pologne, tandis que la ville de Dantzig et sa région environnante de Prusse orientale avaient été isolées de l'Allemagne par le « couloir de Dantzig ». Avec les Accords de Munich (29 septembre 1938), Hitler a pu reprendre à la Tchécoslovaquie la région des Sudètes. Tout au long de l'année 1939, il tente de résoudre pacifiquement le problème du « couloir polonais ». Les négociations progressent avec le président polonais Jozef Pilsudski, mais sont interrompues à sa mort en 1935. Au sein de la Grande-Bretagne, les faucons germanophobes menés par Churchill intriguent avec l'Union Soviétique.

Les bolcheviques, s'inquiète Chamberlain, *tirent derrière la scène discrètement et avec ruse toutes les ficelles pour nous impliquer dans une guerre avec l'Allemagne*[21]. Néanmoins, tant que Chamberlain est à la tête du gouvernement de Londres, Hitler a des raisons d'espérer qu'il peut récupérer la Prusse orientale sans déclencher une guerre à l'Ouest. Mais le 31 mars 1939, Chamberlain annonce publiquement que son pays garantit *l'indépendance de la Pologne*, et Paris lui emboîte le pas.

Sachant que les Britanniques et les Français cherchent également à inclure l'URSS dans une triple alliance contre lui, pour le dissuader d'attaquer la Pologne et la Roumanie, Hitler chargea son ministre des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop de contrer ce projet en scellant un pacte avec Staline. Le pacte de non-agression est signé le 23 août 1939. Il comporte un protocole secret pour le partage de la Pologne et la répartition des sphères d'influence en Europe, notamment dans les pays Baltes.

Hitler pensait que le pacte germano-soviétique le protégerait d'une déclaration de guerre par la Grande-Bretagne et la France. Il s'est trompé. Pour Souvorov, ce pacte signale le début de la guerre mondiale. Hitler l'ignore, mais Staline le sait. Il a piégé Hitler, comme le démontre le déroulement des événements qui suivent.

Lorsque Hitler envahit la Pologne par l'Ouest le 1er septembre, l'Armée rouge ne bouge pas. Le 3 septembre, l'Angleterre et la France déclarent donc la guerre uniquement à l'Allemagne. C'est une très mauvaise surprise pour Hitler. Les Allemands pressent les Russes d'attaquer de leur côté, mais les Russes font la sourde oreille. En réponse à la demande allemande du 3 septembre, le chef du gouvernement et ministre des Affaires étrangères Molotov répond, le 5 septembre : *il nous semble qu'une hâte excessive pourrait nous causer du tort et faciliter l'unification parmi nos ennemis*. Le 8 septembre, un nouveau communiqué de la Wehrmacht presse les Soviétiques d'avancer puisque *Varsovie est prise et qu'il n'existe plus de gouvernement polonais*. Réponse des Soviétiques : la chute de Varsovie n'est pas confirmée et *la Russie étant liée à la Pologne par un pacte de non-agression, elle ne peut marcher*. Staline essaie même de persuader le gouvernement polonais réfugié à Kuty de lui adresser un appel à protection. Le 17 septembre, l'ambassadeur polonais à Moscou reçoit le message suivant :

> *La guerre germano-polonaise a démontré la fragilité interne de l'État polonais. [...] Varsovie n'existe plus en tant que capitale de la Pologne. Le gouvernement polonais s'est effondré et ne donne plus signe de vie. Cela signifie que l'État polonais et son gouvernement ont cessé d'exister. De ce fait, les traités entre l'URSS et la Pologne ont perdu leur validité. Ainsi laissée à elle-même et demeurée sans direction, la Pologne est devenue un lieu propice à tous les hasards et à toutes les surprises, ce qui peut représenter une menace pour l'URSS. À la suite de quoi, le gouvernement soviétique, demeuré neutre jusqu'ici, ne peut se comporter plus longtemps*

ainsi. Il ne peut non plus se montrer indifférent au fait que ses frères de sang ukrainiens et biélorusses, qui vivent sur le territoire de la Pologne, soient livrés sans protection à l'arbitraire du destin[22] *.*

Bien que rédigé sans mentionner les Allemands, le message est clair : l'URSS n'est pas l'agresseur, mais le défenseur de la Pologne. L'URSS attend deux semaines et demi avant de pénétrer en Pologne, le 17 septembre, donnant au monde l'impression qu'elle intervient en réaction à l'attaque allemande, pour empêcher l'Allemagne de saisir la totalité du pays et pour protéger Ukrainiens et Biélorusses d'une occupation allemande. C'est le sens du communiqué émis par Moscou le 18 septembre. L'URSS reste ainsi officiellement neutre, et n'encourt aucun blâme de la part de la France et de l'Angleterre.

Hitler, selon Souvorov, a été dupé par Staline. Celui-ci a manœuvré pour que l'Allemagne provoque l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France, pendant que la Russie reste officiellement neutre. Ce que Hitler ignorait, c'est que les négociations entre la Grande-Bretagne et l'URSS n'ont pas pris fin lorsque l'URSS pactisa avec l'Allemagne. Churchill, qui a remplacé Chamberlain en mai 1940, continue de courtiser Staline pour l'inciter à se retourner contre Hitler. Il lui écrit personnellement plusieurs lettres en 1940 et 1941[f]. Le 18 avril 1941, l'appelant « Votre Excellence », il l'informe que les renseignements britanniques ont observé des mouvements de troupes de Hitler en Pologne et Roumanie. Souvorov évoque une rencontre, le 13 juin, entre l'ambassadeur soviétique à Londres Ivan Maïski et le ministre des Affaires étrangères Anthony Eden, autour de l'éventualité *d'une guerre prochaine entre l'URSS et l'Allemagne*. Souvorov ne me semble pas donner de preuve de cette rencontre, mais elle est plausible, compte tenu de l'empressement de Churchill d'apporter son soutien à Staline dès l'attaque Allemande. Lettre de Churchill à Staline le 1er juillet 1941, neuf jours seulement après le déclenchement de l'opération Barbarossa :

Nous sommes tous très heureux ici que les armées russes opposent une résistance aussi forte et énergique à l'invasion non provoquée et impitoyable des Nazis. Il y a une admiration générale pour la bravoure et la ténacité des soldats et du peuple soviétiques. Nous ferons tout pour vous aider dans la mesure où le temps, la géographie et nos ressources croissantes le permettent. […] Nous saluons l'arrivée de la mission militaire russe afin de discuter les plans futurs.

Le 16 juillet, Churchill promet à Staline deux cent avions Tomahawk, et, le 30 août, promet encore 200 Hurricanes. Il annonce à Staline que Harry Hopkins, qu'il désigne comme *le plus proche représentant personnel du Président* [Américain] va se rendre à Moscou pour *vous aider à préparer la victoire future et pour les fournitures à long terme à la Russie*. Harry Hopkins avait été placé à la Maison-Blanche par Bernard Baruch. Le 15 août,

Roosevelt et Churchill envoient une lettre commune à Staline, l'informant que, sur la base du rapport de Hopkins après son retour de Moscou, ils se consultent *sur la meilleure façon dont nos deux pays peuvent aider votre pays dans la splendide défense que vous menez contre l'attaque nazie*.

S'il n'y avait pas une abondance d'autres preuves, cette correspondance suffirait à prouver que Roosevelt soutenait illégalement l'Union Soviétique bien avant son entrée officielle dans la guerre à la suite de l'attaque japonaise sur Pearl Harbour (7 décembre 1941). Churchill écrit à Staline, le 22 novembre 1941 :

> *Au tout début de la guerre, j'ai entamé une correspondance personnelle avec le président Roosevelt qui a conduit à une entente très solide entre nous et a souvent aidé à faire avancer les choses rapidement. [...] Nous nous attendons à ce que la Russie soviétique, la Grande-Bretagne et les États-Unis se réunissent à la table du conseil de la victoire en tant que trois principaux partenaires et agences par lesquelles le nazisme aura été détruit.*

Souvorov souligne l'hypocrisie des Anglais. L'armée de Staline a commis des crimes de guerre pires que les Allemands en Pologne. Entre septembre 1939 et juin 1941, elle se livra à plus de 100 000 exécutions sommaires, et plus de 300 000 déportations. Lorsque, aussitôt après le partage de la Pologne, le 30 novembre 1939, les troupes de Staline tentent d'envahir la Finlande, son pays est déclaré agresseur par la Société des Nations, mais aucune déclaration de guerre ne s'en suivra. En juin 1940, dix mois après la signature du pacte, Staline envahit l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie et une partie de la Roumanie, soit au total le territoire de 23 millions d'habitants. Mais cela n'est pas considéré comme des actes de guerre, et l'URSS ste officiellement un pays « neutre ».

Staline a parfaitement réussi son coup. Dans un discours secret au Politburo le 19 août 1939, il s'était expliqué sur l'objectif du pacte signé 4 jours plus tard avec l'Allemagne :

> *Si nous acceptons la proposition de l'Allemagne, que vous connaissez, de conclure avec elle un pacte de non-agression, l'Allemagne attaquera la Pologne, et l'intervention dans cette guerre de la France et de l'Angleterre deviendra inévitable. Dans ces circonstances, nous aurons beaucoup de chances de rester à l'écart du conflit et nous pourrons avantageusement attendre notre tour. [...] Donc, notre but est que l'Allemagne puisse mener la guerre le plus longtemps possible afin que l'Angleterre et la France soient fatiguées et à tel point épuisées qu'elles ne soient plus en état d'abattre l'Allemagne. [...] En même temps, nous devons intensifier le travail idéologique dans les pays belligérants, afin que nous soyons bien préparés pour le moment où la guerre prendra fin.*

Ce discours a fuité auprès de l'agence de presse française Havas l'année même. Staline prit la peine de le dénoncer comme un faux dans la Pravda, ce qui est assez exceptionnel de sa part. L'authenticité de ce discours est donc discutée. Souvorov affirme que les archives russes ont confirmé son authenticité. Lopez et Otkhmezuri admettent *la découverte d'un exemplaire du texte dans les archives soviétiques en 1996*, mais néanmoins affirment, avec le ton péremptoire qui les caractérise, qu'*il a été démontré, avec toute la clarté nécessaire, qu'il s'agit bien d'un faux caractérisé*[23]. Françoise Thom fait remarquer que, faux ou authentique, ce discours de Staline *reproduit de manière exacte le raisonnement de celui-ci tel que nous le connaissons aujourd'hui par d'autres sources*. Par exemple, le 7 septembre 1939, alors que l'Allemagne vient de se mettre à dos l'Angleterre et la France et que l'URSS n'est toujours pas intervenue en Pologne, Staline déclare devant le secrétaire général du Komintern Georgi Dimitrov, qui en prit note dans son journal :

> *Nous ne sommes pas contre cette guerre : qu'ils s'étripent mutuellement et s'affaiblissent l'un l'autre ! Il est bon que par les mains de l'Allemagne la position des pays capitalistes les plus riches (surtout l'Angleterre) soit ébranlée. […] Nous pouvons manœuvrer, attiser la guerre entre eux, pour qu'ils s'entredéchirent mieux. Le pacte de non-agression aide dans une certaine mesure l'Allemagne. Maintenant, nous devons pousser l'autre camp*[24].

En plus de garantir le déclenchement de la guerre mondiale, le pacte Molotov-Ribbentrop et l'attaque coordonnée de la Pologne présentent des intérêts supplémentaires pour Staline. Tout d'abord, comme le voulait déjà Lénine, éliminer l'État tampon polonais donne une frontière commune à l'URSS et l'Allemagne. Le pacte permet également à Staline d'étendre ses territoires sans réaction de l'Allemagne, même lorsqu'il envahit la Lituanie — invasion non prévue par le pacte secret et qui rapproche encore l'URSS de l'Allemagne. Enfin, le pacte donne à Staline un ou deux ans de relative tranquillité pour installer ses troupes sur sa nouvelle frontière ouest. À partir du moment où l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne, Staline est certain que Hitler sera trop occupé sur le front de l'Ouest pour penser à l'attaquer.

C'est le 1er septembre 1939, soit le jour même de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, qu'est votée par le Soviet suprême une loi de conscription qui, sous couvert d'instaurer un service militaire pour deux ans, équivaut à une mobilisation générale. C'est pour Souvorov l'une des preuves que, contrairement à Hitler, Staline savait que le partage de la Pologne déclencherait la guerre mondiale. À cette date, l'Armée rouge comptait 1,5 millions de soldats, ce qui était déjà énorme. Au printemps 1941, elle en comptera 5,7 millions. Une armée aussi gigantesque est impossible à maintenir longtemps en temps de paix. À l'évidence, lorsqu'il décida

en septembre 1939 d'enrôler la plus grande partie de la jeunesse russe sous les drapeaux pour deux ans, Staline planifiait son entrée en guerre.

Cependant, Staline veut faire durer la guerre deux ou trois ans si possible avant d'intervenir. Il continue donc d'approvisionner l'Allemagne en matières premières, et se garde de couper son approvisionnement en métaux venant de Suède, et en pétrole venant de Roumanie, alors qu'il a les moyens de le faire. Il contrôle la Lituanie et possède 124 navires de guerre et 69 sous-marins dans la mer Baltique, et, grâce à l'invasion des provinces roumaines de Bessarabie et de Bucovine du Nord, son armée est à 180 km des champs pétroliers de Ploiesti, dont dépend l'Allemagne.

Hitler se rend compte qu'il est piégé. Avec l'opération Barbarossa, il tente de reprendre l'avantage. Mais, selon Souvorov, il était impossible à l'Allemagne, sans le soutien de l'Angleterre, de vaincre la Russie, pour des raisons liées à l'immensité de son territoire, à la rudesse de l'hiver, et aux ressources très limitées de l'Allemagne, comparées à celles de la Russie.

> *Hitler a commis une erreur irrémédiable, mais ce n'est pas le 21 juillet 1940, lorsqu'il a ordonné des préparatifs de guerre contre l'Union Soviétique. L'erreur est survenue le 19 août 1939, lorsqu'il a accepté le pacte Molotov-Ribbentrop. Ayant accepté la division de la Pologne, Hitler a dû faire face à une guerre inévitable contre l'Occident, ayant derrière lui le "neutre" Staline. Précisément à partir de ce moment, Hitler avait deux fronts. La décision de commencer l'opération Barbarossa à l'est sans attendre la victoire à l'ouest n'était pas une erreur fatale, mais seulement une tentative de corriger l'erreur fatale qu'il avait déjà commise. Mais il était alors trop tard*[25].

Quant à Staline, Hitler a fait échouer partiellement son plan, mais alors qu'il est entré de fait dans la guerre aux côtés de l'Allemagne, il en sortira du côté des Alliés. Alors que le pacte décidant du partage de la Pologne par l'Allemagne et la Russie fut signé à Moscou — en présence de Staline et non de Hitler — l'histoire ne retiendra que l'agression de l'Allemagne, et considérera l'URSS comme l'un des pays agressé. Alors que l'Angleterre et la France étaient entrées en guerre officiellement pour défendre l'intégrité territoriale de la Pologne, à la fin de la guerre, la Pologne tout entière sera à Staline.

Staline a bénéficié de la complicité de Churchill et Roosevelt, qui ont volontairement prolongé la guerre et lui ont laissé le champ libre jusqu'à Berlin (comme s'en plaignit un peu trop bruyamment le général Georges Patton, mort dans des conditions suspectes le 21 décembre 1945[26]). On peut même se demander si l'abominable plan Morgenthau signé par Roosevelt et Churchill en septembre 1944, qui prévoyait de *convertir l'Allemagne en un pays de caractère principalement agricole et pastoral*, en démantelant *toutes les usines et les équipements industriels qui n'auraient pas été détruits par les actions militaires*, tandis que des millions d'Allemands

devront être déportés pour du *travail forcé en dehors d'Allemagne*, n'a pas eu pour but précisément de créer les conditions pour la soviétisation complète de l'Allemagne. John Weir écrit dans *Germany's War* :

> *Jusqu'à l'annonce du plan Morgenthau, il y avait une possibilité raisonnable que l'Allemagne se rende aux forces américaines et britanniques tout en tenant les Russes à distance à l'Est. Cela aurait pu raccourcir la guerre de plusieurs mois et aurait pu éviter la prise de contrôle de l'Allemagne de l'Est par les forces communistes. [...] La meilleure façon de conduire le peuple allemand dans les bras de l'Union Soviétique était que les États-Unis et la Grande-Bretagne se présentent comme des champions de la mort et de la misère en Allemagne*[27].

L'hypothèse d'un motif caché est d'autant plus raisonnable que le plan Morgenthau a été conçu par Harry Dexter White, plus tard démasqué comme étant un agent soviétique[28].

L'héroïsme soviétique avec une mitrailleuse dans le dos.

L'idée que la victoire soviétique sur les Allemands est due à la résistance héroïque des Russes est une composante du mythe de la « Grande Guerre patriotique », chapitre clé du roman national russe, encore aujourd'hui. La réalité est que l'occupant allemand, malgré un comportement beaucoup plus violent qu'en Europe de l'Ouest, fut souvent bien accueilli, non seulement en Ukraine, en Biélorussie et dans les pays Baltes, mais en Russie proprement dite. Se basant sur des archives russes et allemandes, Johannes Due Enstad a enquêté sur la fraternisation russo-allemande dans la Russie du nord-ouest, entre Moscou et Saint-Pétersbourg (Léningrad), dont les 2 millions d'habitants sont à 95 % russes orthodoxes et majoritairement paysans. Il conclut, dans *Soviet Russians Under Nazi Occupation : Fragile Loyalties in World War II* (Cambridge University Press, 2018) : *Loin de rester fidèle au pouvoir soviétique, une partie importante de la population du nord-ouest de la Russie a activement soutenu ou acquiescé passivement à la domination allemande*. Pour de nombreux Russes, l'occupation allemande apportait une nette amélioration dans leur vie quotidienne, notamment en raison de la dissolution des fermes collectives et de la renaissance de l'Église orthodoxe parrainée par l'Allemagne. *Jusqu'à ce que les Allemands commencent à préparer leur retraite fin 1943, les habitants avaient tendance à soutenir le pouvoir allemand plutôt que le gouvernement soviétique et le mouvement partisan*. En 1943, certaines divisions allemandes comptaient plus de 20 % d'auxiliaires russes.

Du côté des soldats soviétiques, le combat héroïque doit aussi être relativisé. Un total de 5 245 000 de soldats soviétiques se sont rendus aux Allemands pendant la guerre. Dans les premiers mois, beaucoup d'entre eux se rendirent sans combattre. Malheureusement, l'incapacité logistique des Allemands à fournir de la nourriture et un logement à leurs millions de

prisonniers de guerre souvent totalement épuisés, en particulier dans les dures conditions de l'hiver russe de 1941-42, explique qu'un tiers d'entre eux ont péri de faim, de froid et de maladie (épidémie de typhus en particulier).

Parmi les prisonniers soviétiques, un million se portèrent volontaires pour servir du côté allemand, et furent intégrés dans l'Armée de libération russe (ou armée Vlassov, du nom de l'ancien général de l'Armée rouge qui la dirigea). On devine leur sort lorsque, une fois capturés par les Alliés, ils furent livrés aux Soviétiques.

Pour mettre fin à l'hémorragie de soldats et d'officiers se rendant aux Allemands, Staline eut recours à la propagande. Le commissaire Mekhlis, chef de propagande dans l'Armée rouge, émet le 14 juillet 1941 un règlement qui commence par un appel au patriotisme soviétique : *Vous avez prêté serment d'être fidèle à votre peuple, à la patrie et au gouvernement soviétiques, jusqu'à votre dernier souffle. Gardez votre serment pendant la lutte contre les fascistes*. Ceci est suivi d'un argument dissuasif :*Un combattant de l'Armée rouge ne se rend pas. Les barbares fascistes torturent, tourmentent et tuent leurs prisonniers de la manière la plus bestiale. Mieux vaut la mort que la captivité fasciste !* » Selon l'historien allemand Joachim Hoffmann, des photographies des Polonais et Ukrainiens abattus par milliers par le NKVD dans les prisons de Lviv (Lemberg) ont été produites comme « preuves » présumées d'atrocités commises contre des prisonniers de guerre par des soldats allemands. Les troupes allemandes ont pu constater l'impact de cette propagande : les prisonniers s'attendaient à être tués[29].

Plus efficaces furent les mesures coercitives pour forcer les soldats à mourir plutôt que se rendre. Le 3 juillet 1941, lors de sa première allocution radio après le déclenchement de l'attaque, le camarade Staline annonça : *Il ne doit pas y avoir de place dans nos rangs pour les grognards et les lâches, les semeurs de panique et les déserteurs. [...] Tous ceux qui nuisent à la défense nationale en semant la panique et par lâcheté doivent être remis aux cours martiales sans distinction. [...] Nous devons nous battre jusqu'à la dernière goutte de sang pour nos villes et villages*. Ce discours fut suivi de directives ordonnant *une lutte sans merci et les mesures les plus brutales* contre tous les défaitistes, chez les officiers comme chez les simples soldats. Interdiction formelle de reculer ou de se rendre à l'ennemi. En juillet 1941, Staline créa des « Départements spéciaux » du NKVD dans l'Armée rouge. Ils étaient responsables de mener une *lutte sans merci contre l'espionnage et la trahison dans les unités, la liquidation des déserteurs dans les sections immédiatement adjacentes au front*, ainsi que de mener une *lutte sans merci contre la subversion des lâches traîtres et déserteurs*. Chaque unité de combat avait son « commissaire militaire » placé au-dessus de l'officier. Son devoir était de garantir *une obéissance inconditionnelle* et de superviser les cours martiales. De nombreux officiers furent fusillés simplement pour avoir reculé devant l'ennemi ou l'avoir laissé s'emparer d'armements.

Sous la direction de ces Départements spéciaux, des « unités de blocage » ou « anti-retraite », avec une force de 200 hommes chacune, étaient postées immédiatement derrière chaque division, et ouvraient le feu sur tout soldat refusant de monter à l'assaut ou reculant durant l'assaut. Selon un bilan établi à partir d'archives par une conférence germano-russe à Dresde le 6 juillet 1997, *les cours martiales soviétiques ont tenu un million de procès contre leurs propres soldats entre 1941 et 1945, exécutant pas moins de 157 000 condamnations à mort*[30]. Tout soldat fait prisonnier par les Allemands était considéré comme traître. Ceux qui revenaient de captivité étaient fusillés. L'Armée rouge alla jusqu'à bombarder des camps allemands de prisonniers russes (dont la mort sera ensuite imputée aux Allemands). Les opérations Keelh, qui en 1947, sur la demande insistante de Staline, visaient à rapatrier en URSS les prisonniers de guerre soviétiques libérés par les Alliés, durent être organisés à l'insu des prisonniers eux-mêmes, et ont scellé le sort de millions d'entre eux, exécutés ou déportés au Goulag. Pour décourager les soldats de l'Armée rouge de se rendre ou de déserter, les Soviétiques utilisaient également les représailles contre les membres de leur famille. Les registres des interrogatoires allemands révèlent l'inquiétude des soldats soviétiques capturés que les membres de leur famille *seraient déportés en Sibérie ou fusillés*. Les officiers, en particulier, *vivent dans la peur constante que leurs proches soient abattus par le GPU s'ils sont capturés*[31].

Toutes ces méthodes expliquent le comportement suicidaire des troupes soviétiques, incompréhensible pour les Allemands. Le chef d'État-major Franz Halder écrivit le 16 juillet 1941 :

> *Les Russes poussent leurs hommes en avant dans des contre-attaques sans le moindre soutien d'artillerie, jusqu'à douze vagues l'une après l'autre ; ce sont souvent de nouvelles recrues, au coude-à-coude, leurs fusils sur le dos, qui chargent nos mitrailleuses, poussées par la terreur des commissaires et de leurs supérieurs. Le poids du nombre a toujours été le point fort de la Russie, et maintenant le commandement russe nous oblige à les tuer, car ils ne veulent pas reculer*[32].

Deux conclusions s'imposent. Premièrement, le succès final de l'Armée rouge contre la Wehrmacht doit moins à un « héroïsme de masse » qu'à une terreur de masse imposée à toute l'armée sur ordre de Staline. Deuxièmement, le fait que les pertes soviétiques furent environ cinq fois supérieures aux pertes allemandes est une conséquence directe de cette politique de Staline, pour qui le nombre de morts était totalement indifférent. Les Soviétiques firent valoir au tribunal de Nuremberg 7 millions de morts. Ce chiffre fut par la suite augmenté jusqu'à 20 millions, chiffre officiel durant l'ère Brejnev. On parla même de 54 millions.

L'URSS n'a jamais signé les Conventions de la Haye et les Conventions de Genève, et ne reconnaissait pas le statut de prisonnier de guerre.

Leurs prisonniers allemands en subirent les conséquences pratiques. Et là encore, les ordres venaient de Staline lui-même. Dans un discours national le 6 novembre 1941, il proclama :

> *Désormais, ce sera notre tâche, la tâche des peuples de l'Union Soviétique, la tâche de tous les combattants, commandants et responsables politiques de notre armée et de notre marine, d'exterminer jusqu'au dernier homme tous les Allemands ayant envahi le territoire de notre patrie en tant qu'occupants. Pas de pitié pour les occupants allemands ! Mort aux occupants allemands !*[33]

Les troupes soviétiques furent endoctrinées dans ce sens par la propagande d'Ilya Ehrenburg. Le 30 novembre, celui-ci écrivait : *Chacun de nous doit respecter fidèlement l'ordre du camarade Staline d'exterminer tous les occupants allemands jusqu'au dernier homme. Tuer dix, vingt, cent méchants fascistes est la responsabilité de chaque combattant, officier et travailleur politique soviétique*[34] . Les brochures d'Ehrenburg, lues et distribuées massivement aux soldats, les exhortaient à massacrer le plus d'Allemands possible, n'épargnant ni les prisonniers, ni les civils :

> *Les Allemands ne sont pas des êtres humains. [...] Il n'est rien de plus réconfortant pour nous autres que de voir des monceaux de cadavres allemands. [...] Quand vous avez tué un Allemand, tuez le suivant, le troisième. [...] Tue l'Allemand ! C'est ce que te demande ta vieille mère. L'enfant t'implore : tue l'Allemand ! Tue l'Allemand ! C'est ce que réclame ta terre natale. N'en laissez pas un seul s'échapper. Aucun fasciste n'est innocent, fût-il vivant ou encore à naître*[35].

Lorsque les Soviétiques eurent repoussé les Allemands et pénétré en Allemagne, les civils allemands subirent les effets de cet appel à la vengeance. Les horreurs commises par les troupes soviétiques ont été rapportées dès la fin des années 40 par plusieurs auteurs, comme Ralph Franklin Keeling dans *Gruesome Harvest* (1947, traduction française : *Cruelles moissons : La guerre d'après-guerre des Alliés contre le peuple allemand*), Freda Utley dans *The High Cost of Vengeance* (1949), ou Victor Gollancz dans *In Darkest Germany* (1949). Le chiffre cité (Wikipédia) de près de 2 millions de femmes allemandes violées par les Soviétiques en 1945 (la plupart de nombreuses fois, et souvent assassinées ensuite) donne une idée de l'orgie de vengeance commise par les soldats soviétiques avec l'encouragement de leur hiérarchie.

Conclusion.

Dans cet article, j'ai voulu résumer et défendre la thèse de Victor Souvorov, que j'ai trouvée à la fois convaincante et importante, et victime d'un discrédit suspect en Occident. Bien entendu, je n'ai pas l'expertise

nécessaire pour évaluer chacun de ses arguments. Je remarque néanmoins que Souvorov n'est pas le seul à considérer que le pacte germano-soviétique signale le début de la guerre mondiale. En 2009, le Parlement européen a désigné comme coresponsables de la guerre *nazisme et communisme* et a fait de la date anniversaire du pacte germano-soviétique (23 août 1939), la « journée européenne du souvenir » — ce qui, évidemment, ne plaît pas à tout le monde [g].

En signant ce pacte, Hitler a commis une erreur irréparable. Ne l'avait-il pas prédit lui-même en 1925 : *Le fait même de conclure une alliance avec la Russie indique donc déjà l'imminence de la guerre. Et le résultat en serait la fin de l'Allemagne* (*Mein Kampf*, 2e partie, chapitre 14).

Pour Souvorov, Staline est *le principal coupable* (*the main culprit*) de la Seconde Guerre mondiale, car il a tout fait pour la déclencher. Il en est aussi le principal bénéficiaire : l'URSS est le seul pays qui a étendu ses frontières par la Seconde Guerre mondiale (en contradiction avec la Charte de l'Atlantique de 1941). Ceux qui prétendent que Staline ne visait que « le socialisme dans un seul pays » auront du mal à l'expliquer.

Selon l'analyse de Victor Sourovov, Staline a peut-être sauvé l'Europe du péril hitlérien, mais Hitler a sauvé l'Europe du péril stalinien. Lequel péril était le plus à redouter, cela dépend des critères. On peut par exemple comparer les bilans nazi et soviétique en Pologne en 1939-40, ou les conditions de l'occupation allemande en France et celles de l'occupation soviétique en Allemagne après la guerre. Mais quoi qu'il en soit, Hitler était un nationaliste ; il n'a jamais proclamé vouloir conquérir le monde, contrairement à Marx, Lénine et Staline.

> *Hitler a attaqué l'Union Soviétique, détruit son armé et anéanti une grande partie de son industrie. Au final, l'Union Soviétique n'a pas pu conquérir l'Europe. Staline a perdu la guerre pour l'Europe et la domination du monde. Le monde libre a survécu, et comme il ne pouvait pas coexister avec l'Union Soviétique, l'effondrement de celle-ci est devenu inévitable* [36].

En dernière analyse, c'est grâce à l'opération Barbarossa que les troupes soviétiques n'ont pas réussi à lever le drapeau rouge sur Paris, Amsterdam, Copenhague, Rome, Stockholm et possiblement Londres. Pour cela, écrit Andrei Navrozov dans une recension positive de *The Chief Culprit* [h], *une partie de notre gratitude doit aller à Hitler*. Souvorov répondrait néanmoins que Hitler n'est pas sans responsabilité dans le danger dont il a sauvé l'Europe : en signant le pacte de non-agression, il s'est fait l'instrument de Staline pour déclencher la guerre mondiale dont celui-ci avait besoin pour conquérir l'Europe.

Souvorov insiste peu sur la complicité des Britanniques, et de Churchill en particulier, avec Staline. Hitler a toujours déclaré vouloir s'entendre avec la Grande-Bretagne contre la Russie soviétique. Peu avant de signer le pacte, il confiait à Carl Burckhardt, représentant de la SDN à Dantzig : *Tout*

ce que j'entreprends est dirigé contre la Russie ; si l'Occident est trop bête ou trop aveugle pour le comprendre, je serai obligé de m'entendre avec les Russes, de frapper l'Occident puis, après sa défaite, de me tourner, toutes forces réunies, vers l'Union Soviétique[37].Mais Hitler sous-estimait la perfidie britannique — certains dans son entourage le lui reprochaient. En février 1945, il dira aussi : *J'avais sous-estimé la puissance de la domination juive sur les Anglais de Churchill*[38].Cette dimension cachée de Churchill, Martin Gilbert l'a documentée dans *Churchill and the Jews : A Lifelong Friendship* (2007), où il évoque en particulier sa proximité avec Chaïm Weizmann, l'infatigable lobbyiste sioniste qui deviendra le premier président d'Israël. Leur pensées, déclara Churchill en 1942, étaient *identiques à 99 %*[39].

En 1941, Hitler avait fait le pari que l'Angleterre accepterait au moins une trêve pour permettre à l'Allemagne de vaincre l'Union Soviétique. Il avait des raisons de le croire : depuis 1917, Churchill n'avait cessé de présenter le bolchevisme comme le pire fléau de l'humanité. *Le bolchevisme n'est pas une politique, c'est une maladie*, avait-il déclaré à la Chambre des communes le 29 mai 1919, ajoutant : *Ce n'est pas une croyance, c'est une pestilence*. Il prescrivait le gaz comme *le bon médicament pour les bolcheviques*. Le 6 novembre de la même année, il comparait le wagon plombé qui avait transporté Lénine en Russie en 1917 à *une fiole contenant un bouillon de culture de typhoïde ou de choléra*. Et il déclarait : *De toutes les tyrannies de l'histoire, la tyrannie bolchevique est la pire, la plus destructrice, et la plus dégradante. C'est une fumisterie de prétendre qu'elle n'est pas pire que le militarisme germanique*. Mais vingt ans plus tard, le 3 septembre 1939, Churchill déclarait devant la même Chambre des communes : *Nous nous battons pour sauver le monde de la pestilence de la tyrannie nazie et la défense de tout ce que l'homme a de plus sacré*. Et alors qu'il avait, en 1919, recommandé comme programme à Lloyd George de *libérer l'Allemagne ; combattre le bolchevisme ; faire en sorte que l'Allemagne combatte le bolchevisme*, en 1939, il dénonça le refus de Chamberlain d'initier un rapprochement avec l'Union Soviétique[40].

Comme l'explique David Irving, l'Angleterre est la grande perdante de la guerre. Churchill a sacrifié l'empire britannique à son ambition personnelle, celle de gagner une grande guerre. Sa guerre a été menée à crédit avec l'argent américain, et à la fin de la guerre, il ne restait plus rien de l'Empire britannique, tandis que les États-Unis prenaient le contrôle de l'Europe occidentale[41]. Quant à l'Allemagne, elle a survécu et s'est relevée. Souvorov écrit : *L'Union Soviétique a remporté la Seconde Guerre mondiale, mais elle a maintenant disparu du globe. [...] L'Allemagne a perdu la guerre, mais elle est devenue la plus grande puissance européenne*[42]. Il lui reste encore à se libérer de la culpabilité éternelle qu'on lui impose depuis 70 ans.

Notes.

[1] *Le Testament Politique de Hitler*. Notes recueillies par Martin Bormann, Kontre Kulture, p. 44-45.
[2] *Ivi*, p. 15.
[3] *Ivi*, p. 12
[4] Interrogatoire du 17 juin 1945, cité par Viktor Suvorov dans *Icebreaker : Who Started World War II*, PLUK Publishing, 2012, édition kindle.
[5] David Irving, *Nuremberg : The Last Battle*, Focal Point, 1996.
[6] On cite Heinz Magenheimer, Werner Maser, Ernst Topitsch, et Walter Post. Ne lisant pas l'allemand, je n'ai pas consulté leurs ouvrages.
[7] David Glantz, *Stumbling Colossus : The Red Army on the Eve of War*, University Press of Kansas, 1998. Une critique de ce livre se trouve ici : https://networks.h-net.org/node/10000/reviews/10228/holtrop-glantz-stumbling-colossus-red-army-eve-world-war.
[8] Viktor Suvorov, *The Chief Culprit*, Naval Institute Press, 2013, p. 205. Aussi Joachim Hoffmann, *Stalin's War of Extermination, 1941-1945*, Theses & Dissertation Press, 2001, p. 39.
[9] Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, « Hitler a devancé une attaque de Staline », dans *Les Mythes de la Seconde Guerre mondiale*, dir. Jean Lopez et Olivier Wieviorka, Perrin, 2015, consultable sur books.google.fr.
[10] Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa 1941. La Guerre absolue*, Passé Composé, 2019, p. 9 et 36.
[11] Boris Kavalerchik, *The Tanks of Operation Barbarossa : Soviet versus German Armour on the Eastern Front*, Pen & Sword Military, 2018.
[12] David Irving, *Hitler's War*, Focal Point, 2002, p. 412-421.
[13] C'est la thèse de Russell Stolfi, *Hitler's Panzer East : World War II Reinterpreted*, University of Oklahoma Press, 1991.
[14] Cité dans Joachim Hoffmann, *Stalin's War of Extermination, 1941-1945*, Theses & Dissertation Press, 2001, p. 49.
[15] Suvorov, *The Chief Culprit*, op. cit., p. 8.
[16] Cité dans Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa*, op. cit., p. 23.
[17] Viktor Suvorov, *Icebreaker : Who Started World War II*, PLUK Publishing, 2012, kindle ed.
[18] Cité dans Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa*, op. cit., p. 62.
[19] Suvorov, *The Chief Culprit*, op. cit., p. 178-183.
[20] Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa*, op. cit., p. 55.
[21] Cité dans Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa*, op. cit., p. 90.
[22] Cité dans Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa*, op. cit., p. 108.
[23] Lopez et Otkhmezuri, « Hitler a devancé une attaque de Staline », dans *Les Mythes de la Seconde Guerre mondiale*, op. cit.
[24] Cité dans Françoise Thom, *Beria, le Janus du Kremlin*, Cerf, 2013. Dans son livre passionnant sur Beria, Françoise Thom fait l'hypothèse que le texte a été élaboré et fuité par Lavrenti Beria pour mettre en garde l'Occident.

[25] Suvorov, *The Chief Culprit*, op. cit., p. 236.
[26] L'enquête la plus complète sur cette affaire est celle de Robert K. Wilcox, *Target Patton : The Plot to Assassinate General George S. Patton*, Regnery Press, 2010.
[27] John Weir, *Germany's War : The Origins, Aftermath and Atrocities of World War II*, American Free Press, 2014, en ligne sur www.unz.com/book/john_wear__germanys-war/
[28] Comme le rappelle Ron Unz dans https://lesakerfrancophone.fr/les-horreurs-cachees-de-lapres-seconde-guerre-mondiale
[29] Hoffmann, *Stalin's War of Extermination*, op. cit., p. 111.
[30] *Ivi*, p. 104.
[31] *Ivi*, p. 120.
[32] Irving, *Hitler's War*, op. cit., p. 411.
[33] Hoffmann, *Stalin's War of Extermination*, op. cit., p. 264.
[34] *Ivi*, p. 265.
[35] Thomas Goodrich, *Hellstorm: The Death of Nazi Germany, 1944-1947*, CreateSpace, 2014, p. 94. Voir le documentaire du même titre.
[36] Suvorov, *The Chief Culprit*, op. cit., p. 159.
[37] Irving, *Hitler's War*, op. cit., p. 194.
[38] *Le Testament Politique de Hitler*, op. cit., p. 12.
[39] Martin Gilbert, *Churchill and the Jews: A Lifelong Friendship*, Henri Holt & Company, 2007, édition kindle.
[40] Antoine Capet, *« The Creeds of the Devil »: Churchill between the Two Totalitarianisms, 1917-1945 (1/3)*, sur www.winstonchurchill.org
[41] David Irving, *Churchill's War*, vol. 2: *Triumph in Adversity*, Focal Point, 2000.
[42] Suvorov, *The Chief Culprit*, op. cit., p. 159.

Liens.

[a] http://marikavel.org/documents/hitler/ah-11-12-41-accueil.htm
[b] https://www.jstor.org/stable/10.1086/245594?seq=1.
[c] https://www.youtube.com/watch?v=tbY4n3CGwbo
[d] https://www.youtube.com/watch?v=i51bff01AFA
[e] https://www.dailymotion.com/video/x7u20te
[f] https://www.marxists.org/reference/archive/stalin/works/correspondence/01/41.htm
[g] https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/10/19/le-parlement-europeen-a-t-il-reecrit-l-histoire-de-la-seconde-guerre-mondiale_6016173_4355770.html
[h] https://www.unz.com/wp-content/uploads/2018/06/Chronicles-2010apr-Navrozov.pdf